

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social assurant à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

N° 75
Décembre 2015

le libertaire

revue de synthèse anarchiste

Créé par Joseph Dejacques en 1858 aux U.S.A. (En Français), repris par Sébastien Faure en 1895.
Actuellement publié par le groupe Jules Durand et des individuels anarchistes.

Coup de Gueule

A toi le charognard de la Fédération anarchiste, à toi le vautour anarchiste fédéré qui attend ton heure pour accaparer un titre de journal...Protéger, accaparer un titre, la dialectique d'un polit bureau anarchiste !

Ah, les chiens, les canailles ! On protège sans vouloir nuire bien sûr...les camarades aiment tellement ce titre, notre histoire, comme les curés, les prélats. Vademecum de l'anarchie. Au trou, les jean-foutre, les foutriquets !

A toi, le partisan du parti anarchiste avec ceux qui décident dans le dos de la masse, dans le dos des camarades et qui justifient leurs actes a posteriori. Diantre, les belles paroles ! Fédéralisme, faut tenir compte des camarades...Que nenni ! Ce que pensent les camarades, on s'en fout. Pourvu que la ligne triomphe. A la Fédé anar, rien de nouveau, il vaut mieux avoir tort avec le parti que raison contre.

C'est toute l'histoire du libertaire. Le jeunisme familial contre la sagesse qui pourtant ne bloque pas un titre ni une situation. Connais-tu au moins ton histoire ? Pas sûr, faut pas faire ressurgir les vieux démons, les vieilles lunes...

Se mettre sur le côté et non au garde à vous.

La caporalisation de la Fédération anarchiste, on s'assoit dessus ! On vous conchie, vous les magouilleurs, les tenants de la real politique. Toi l'ancien, parti dans le maquis corse donner des leçons de fédéralisme nationaliste, toi l'anarchiste pur et dur qui termine au Parti socialiste comme un vulgaire Cambadélis ou Strauss-Khan, ex-trotskyistes notoires. Tous ces anciens anars dont on a les noms et qui ont trahi après avoir donné tant de leçons aux compagnons de la base.

L'apparatchik anarchiste n'a rien à envier au stalinien. D'ailleurs, on a bien connu au Havre ces anarcho-staliniens bien en odeur de sainteté à l'Union locale CGT ou carrément au Parti communiste.

Des titres de noblesse. Qu'avez-vous fait pour tant de gloire, vous vous êtes donné la peine de récupérer le travail des anciens et rien de plus, ou si peu. Ceux-là même qu'il faut vouer aux gémonies.

Ah, toi le partisan de Marx, Lénine et Bakounine, tu nous fais un drôle d'anarchiste, un mélange iconoclaste. Du verbiage gauchiste à la sauce sartrienne pour mieux enfoncer Camus et les justes.

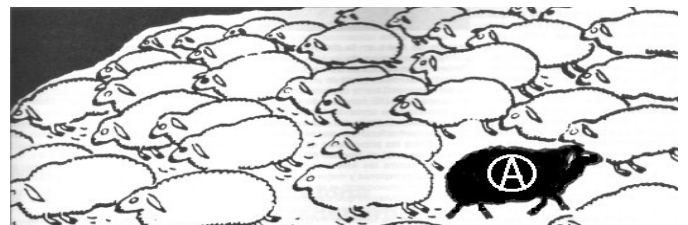
Foin de vos pratiques et idées, vous êtes les fossoyeurs de l'anarchisme, le vrai, celui qui est humain, ne tire pas dans le dos, les lâches face aux courageux qui préviennent une fois le coup parti.

Les hypocrites, les faux-culs. Vive la fédé ! Mais, camarades, nos anciens : May Piquera, Maurice Laisant.....de quel côté étaient-ils ? Du côté de la synthèse contre les anarcho-bolcheviques, contre les tenants du pouvoir.

On ne sera pas sans se revoir, toi l'anarchiste qui sans façon a trahi notre idéal pour mieux te fourvoyer dans les arcanes de ceux qui décident à la place des autres. Et de décider, il n'y a pas loin à commander.

Crève charogne !

Metal Hurlant



Les sales méthodes de la Fédération anarchiste

Quand une militante de la F.A nous a appelés au Havre à la mi-décembre 2015 pour nous indiquer que son organisation avait déposé le titre du journal « le libertaire » à l'INPI, on est resté un peu estomaqué pour le moins. La surprise passée, notre premier réflexe a été la colère, celle qui n'est jamais bonne conseillère. Puis nous nous sommes apaisés.

Le compagnon, chargé de la paperasse (dans les organisations très structurées, cela s'appelle le secrétariat), avait enregistré la date de Mai 2016, celle du certificat d'enregistrement, pour effectuer les démarches de renouvellement de la marque « le libertaire ». La F.A. nous a rappelé à l'ordre en amont et ce de manière bien jésuitique.

Cette organisation a commis deux fautes, l'une stratégique et l'autre morale. L'erreur stratégique a été de vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Car si l'enregistrement d'une marque produit ses effets à compter de la date de dépôt d'une demande et ce pour une période de dix ans indéfiniment renouvelable, il existe une clause stipulant que : « A l'expiration du délai de six mois durant lequel le renouvellement pouvait être effectué, le propriétaire de la marque dispose d'un délai supplémentaire de six mois pour la renouveler. »

Ce que la F.A. ignorait par ailleurs, c'est que Jean-Pierre Jacquinet avait nommé un exécuteur testamentaire pour reprendre le titre du libertaire et ne pas le laisser à des gougnafiers qu'il ne connaissait que trop bien pour les avoir fréquentés pendant de nombreuses années. Et du haut du saint paradis anarchiste, le Jipé doit bien se bidonner, lui qui avait prévu le coup et nous avait pourtant mis en garde.

La faute morale consiste à essayer de piquer le titre d'un journal qui paraît tous les mois sur le site du libertaire avec quelques numéros hors-série notamment sur l'Affaire Durand. Cette démarche stalinienne de la F.A. n'est pas sans nous rappeler celle des militants communistes à notre rencontre, au Havre, pour laminer l'histoire de l'anarcho-syndicalisme dans notre localité et l'évacuer purement et simplement de l'histoire syndicale et de l'historiographie. Peine perdue, depuis 1994 de nombreux livres ont paru sur le sujet. Les staliniens d'un côté et les apprentis spoliateurs de titre de l'autre sont découverts. Peu glorieux ces faits d'arme alors qu'il

aurait été si simple de nous contacter pour savoir si nous comptons faire perdurer le titre, si nous avons pris nos dispositions pour éviter que n'importe qui ne s'empare d'un titre historique. Une petite discussion fraternelle, entre gens de bonne compagnie...

Pour mettre les points sur les « i », nous avons effectué les démarches adéquates pour assurer la continuité de notre titre. Nous disons notre titre car le premier numéro du libertaire paru sous l'égide des groupes « Atelier du soir- Germinal-Jules Durand et des individuels de la Fédération anarchiste » date de Mai 1978. Et de fil en aiguille, avec les vicissitudes militantes, le libertaire a continué sous la seule houlette du Groupe libertaire Jules Durand et de quelques individuels anarchistes jusqu'à nos jours. C'est dire la longévité du libertaire tenu par les compagnons du Havre. Cela est d'autant plus méritoire que notre groupe est essentiellement ouvrier et qu'il est plus dur pour un militant ouvrier d'écrire que pour un enseignant ou quelqu'un qui a la plume facile.

Bref, le libertaire n'appartient pas aux accapareurs de titre mais à ceux qui le font vivre depuis plus de 35 ans. D'autant que vous avez déjà un titre de journal, canard qui n'est pas exempt de difficultés, alors occupez-vous de vos propres affaires. Pour être encore plus clair, nous avons participé aux procès contre le patronat local à maintes reprises et nous n'hésiterions absolument pas à croiser le fer sur le terrain judiciaire avec le petit patronat de la F.A.

Les camarades libertaires ouvriers, s'ils ne roulent pas sur l'or, alimentent d'ores et déjà notre caisse à toutes fins utiles en espérant que nous pourrions utiliser ces fonds à des œuvres de propagande plus profitables au mouvement. Dans un premier temps, nous ferons opposition au dépôt du titre du libertaire par la F.A. Cette dernière peut aussi faire amende honorable et se retirer...

Pourquoi, nous éviterons de mener une guerre de communiqués avec la FA sur le net?

D'abord, la Fédération anarchiste ne compte guère plus de 400 adhérents, ce qui fait 20 fois l'effectif de notre groupe libertaire, c'est-à-dire pas grand-chose. Parce que 20 fois pas grand-chose, c'est toujours pas grand-chose. Et les embrouilles entre libertaires n'amuse que nos ennemis fort nombreux et pour

cause. D'autre part, nous constatons que la plupart des anarchistes sont aujourd'hui non organisés dans une structure spécifiquement libertaire ou sont structurés ponctuellement dans des associations qui agissent dans des domaines particuliers : écologie, pacifisme, coopération, alternatives diverses...ou des organisations dites « mouvementistes » comme les Zadistes...

La FA telle que nous la connaissons à ce jour n'est rien d'autre qu'une suite de querelles internes, de scissions récurrentes concernant finalement très peu de personnes mis à part quelques petits chefs de coterie politiques ou de clans familiaux qui ne laisseront finalement aucune trace tangible dans l'histoire des idées et des pratiques anarchistes, tout juste quelques lignes dans le Maitron pour quelques-uns. La FA d'aujourd'hui, celle des spoliateurs, est le pur produit de cette médiocrité. Nous ne comptons donc pas perdre d'énergie avec cette organisation. Chacun dans son pré et les vaches seront bien gardées.

Se réclamant du fédéralisme, la FA est composée de divers groupes locaux mais fonctionne de manière très centralisée autour de divers secrétariats et administrations, la plupart du temps localisés à Paris. La FA représente de fait un anarchisme français très parisianiste. Ayant coupé court avec ses racines ouvrières, la FA recrute essentiellement dans la fonction publique et divers intellectuels pas toujours issus du sérail. Les moqueurs voient en la F.A d'aujourd'hui, une secte boboisante. C'est à Paris qu'est édité le journal de la FA, Le Monde Libertaire publié depuis 1954 de façon mensuelle puis hebdomadaire, enfin jusqu'en juin dernier puisque la F.A. est confrontée à une baisse de lectorat et des difficultés de diffusion comme toute la presse militante d'ailleurs. C'est certainement en magouillant et en essayant de voler le titre du libertaire, que la F.A. va stopper ses pertes d'adhérents, ses lecteurs et auditeurs...

On en doute, on peut même penser que c'est le contraire qui va advenir : un marasme plus important et des individuels de la FA qui vont certainement condamner les méthodes employées par un polit-bureau qui ne dit pas son nom...

On ne doute pas non plus qu'une avalanche de mails assassins va nous parvenir. A Paris se trouve aussi la radio officielle de l'organisation, Radio Libertaire, fondée en 1981 dans la foulée d'une volonté d'expression de radios libres. Que d'espoirs suscités

chez les gogos socialistes que ce Mitterrand, déjà en 1981! Ce paradoxe de la FA, celui d'une fédération de groupes considérés comme décisionnels les uns des autres mais dont une instance centralisée au même titre qu'un parti politique contrôle la ligne nationale et est chargée de l'exécutif formel et des plus gros outils de communication même si certains groupes locaux y participent. Bref, c'est ce fonctionnement qui a occasionné une première scission en 1979 avec nos compagnons autour de Maurice Laisant et du libertaire. Déjà, la dérive partidairiste et centralisatrice y était dénoncée.

Aujourd'hui, la FA compte pour du beurre dans les mouvements sociaux sauf exceptions qui confirment la règle. Si la FA représente la vitrine officielle de l'anarchisme en France, c'est que les autres organisations font de même, pâle figure, et ne représentent plus grand-chose, le groupe libertaire Jules Durand y compris, mais ce n'est qu'un groupe local, pas une organisation nationale. De nombreux camarades libertaires ont quitté durant ces trente dernières années cette petite structure qu'est la F.A. pour participer à un développement d'actions qui semblent plus concrètes, moins frustrantes, en dehors de cette organisation politicienne qu'est devenue leur Fédération anarchiste.

Nous sommes bien contents d'avoir, depuis 1979, continué notre petit bonhomme de chemin sans avoir participé aux éternelles querelles de chapelle de cette organisation sclérosée et non attractive.

Depuis le début des années 2000, de nombreuses polémiques ont encore émaillé la vie de la F.A. Nous ne comptons pas revenir là-dessus mais la scission ayant abouti à la création de la C.G.A. (Coordination des Groupes Anarchistes) fait partie de cette vie trépidante d'organisation qui passe davantage de temps à discuter stratégie interne pour garder le pouvoir qu'à mener campagne pour défendre les idéaux libertaires.

Et nous ne doutons pas que l'actuelle F.A. va encore se diviser, tout comme la CGA s'est récemment scindée, elle aussi.

Au libertaire, on ne vous a rien demandé et nous vous conseillons de bien réfléchir aux conséquences et à l'issue du conflit que vous avez initié en essayant de nous extorquer notre journal.

Groupe Libertaire Jules Durand

Maurice Laisant - Editorial du Libertaire Mai 1978 La Synthèse !

Dans le remarquable article que Voline consacre au mot «synthèse» de l'Encyclopédie anarchiste, il fait remarquer qu'une théorie n'a de valeur et de chance d'application durable que dans la mesure où elle est conforme à la vie.

Une telle vérité trouve sa démonstration dans la faille générale de toutes les propositions politiques, dont l'aboutissement est une rupture totale avec les nécessités les plus élémentaires et un déséquilibre en tous domaines.

Déséquilibre entre l'univers terrestre et l'espèce humaine, dont l'expansion insensée menace, non seulement son environnement, mais aussi - par voie de conséquence - sa propre existence.

Déséquilibre entre les différentes catégories sociales, aboutissant à une opposition de l'activité des hommes, à une neutralisation de leurs efforts et à une nullité de leur production, en raison de la vanité (voire de la nocivité) de leur fabrication, en raison des conditions de travail doublement inhumaines : et parce qu'elles soumettent l'individu à des rythmes anormaux, et parce que le résultat en est inutile ou nuisible, en raison enfin de l'honneur ou la honte attachés à telle ou telle profession.

Déséquilibre entre les êtres des deux sexes, entre les générations, entre les races, entre les nations, déséquilibres engendrés, fomentés, entretenus, et avec eux les tabous, les mépris et les haines dont ils sont nés.

Oui combien Voline avait raison, et a toujours raison, de se refuser à dissocier une proposition sociale, de la vie.

Il en découle qu'elle se doit d'être prise en considération, de concerner tous les vivants.

Cette préoccupation a toujours été celle des anarchistes, qui se sont toujours refusés au monolithisme d'une société aveugle aux diversités humaines, ce souci, qui a toujours été le nôtre, a toujours laissé une marge à l'évolution des choses, se refusant à fermer nos fenêtres sur l'avenir.

En clair, cela présuppose la juxtaposition des désirs humains et le respect par chacun de ceux de tous.

Faute de cela, toute prétendue révolution ne serait en fait qu'un coup d'État, et la transformation sociale annoncée ne nous offrirait en vrai qu'une nouvelle dictature.

Or, si ce monde nouveau, rêvé, espéré et voulu par tous les esprits libres, peut voir le jour, ce ne sera qu'en raison d'une synthèse générale, d'une mise à jour, non seulement des besoins humains et des ressources humaines et terrestres, mais aussi des désirs de chacun et des diversités individuelles.

Un système fédéraliste (et seul un système fédéraliste) peut prétendre réaliser une telle oeuvre, seul il a la faculté de juxtaposer, lier, coordonner les différentes formes d'activité des uns et des autres, seul il peut briser le carcan d'une organisation centralisée et par conséquent, autoritaire.

Si le mode d'organisation n'apparaît à certains que comme un outil, cet outil est fonction du but poursuivi; serait-il concevable qu'il soit, dans sa forme, une vivante contradiction de la démarche proposée ? Serait-il concevable qu'une organisation visant à une finalité libertaire ait recours dans le présent à des méthodes centralisatrices ?

Ce serait retomber dans cette absurdité des mouvements au pouvoir qui prennent des mesures d'autorité au nom de la liberté.

Toute organisation se doit d'être dans son actualité la préfiguration de sa proposition d'avenir.

En dénonçant la rigidité d'une organisation inhumaine, en proclamant l'esprit de synthèse formulé par ses principes de base, la Fédération anarchiste ne fait que répondre à la plus élémentaire logique.

Comment pourrait-on appeler de nos vœux, la synthèse de tous les hommes, dans un monde rénové, si les anarchistes ne l'avaient pas réalisée dans leurs propres rapports



Chômage de masse en France.

On se souvient de Hollande qui prétendait qu'il ne se représenterait pas aux présidentielles si le chômage ne baissait pas dans notre pays. Pourtant le chômage ne diminue pas, au contraire, et Hollande met ses habits de présidentiable en braconnant sur les terres du FN et de la droite dure pour 2017. Pour nous qui vivons dans un système en crise depuis 1973-1974, nous trouvons le temps long... Cette crise n'est pas le fait d'un régime mais d'un système. Notre ami Maurice Laisant disait que la crise est insolvable parce qu'elle repose sur une permanente contradiction, parce que ses critères sont autant de contre-sens et d'absurdités et qu'il n'y a pas de solutions aux contre-sens et à l'absurdité. En réalité, le chômage de masse est dû à la criminelle ineptie de la société toute entière. Depuis des décennies, les présidents de la République s'engagent à résorber le chômage. Or ces hommes sont dans l'impossibilité de le faire. Que proposent-ils de manière récurrente : la création de nouveaux emplois dont la plupart ne seront pas pérennisés : des contrats aidés de toutes sortes selon les époques (TUC, emplois jeunes, CUI...). Ces emplois alourdissent le budget qui à son tour augmente la crise. Le fameux poids de la dette.

En réalité, la seule proposition tenable serait une répartition entre tous et toutes de la somme de production indispensable à la vie mais le système n'envisage que les moyens qui lui permettent de tirer un maximum de profits des gens. La satisfaction des besoins des hommes, il s'en fiche car pour se faire de l'argent, il lui suffit de spéculer en bourse ou de placer ses fonds dans l'armement et de tout ce qui touche à la destruction. Un véritable pactole pour les industries qui en font commerce et dont les médias à

leurs bottes vantent les mérites et leur utilité.

Pour établir un équilibre social véritable, il faudrait faire table rase de toutes les bases sur lesquelles nous vivons et qui sont un obstacle permanent et infranchissable à tout affranchissement de l'homme et à toute amélioration de sa vie.

Pour mieux vivre, il suffirait par exemple d'abroger le budget de la défense nationale et de tous ceux y ayant trait, dont l'existence nous ruine dans le présent et ne saurait nous protéger en rien en cas de conflit, étant donné le degré de destruction auquel est parvenu le génie de la bêtise humaine. Faire les gendarmes de l'univers nous amènent de nombreux ennuis y compris sur notre sol, voir les événements dramatiques récents à Paris en novembre dernier.

Pour changer nos vies, il n'y a de solution que dans une rupture totale avec notre monde de folie. Pas un Chef d'État, pas un chef de parti politique n'y consentira car ce serait sa perte, sa disparition. Tous les politiciens sont d'accord pour aménager les contradictions sociales afin que le système perdure.

Un nouveau choix de société ne peut s'opérer qu'en effectuant une remise à plat des valeurs : opposition ou coopération entre les hommes/femmes, exaltation des valeurs fictives ou reconnaissance des valeurs réelles, représentation/délégation de pouvoir ou responsabilité de l'individu, travail aliénant ou libre créativité...

L'alternative se trouve dans les secondes propositions qui ouvrent des perspectives et des portes vers l'avenir. Nos contemporains effectueront-ils ce choix ?



L'année 2015 aura été marquée par les scores importants du FN aux élections départementales et régionales. Vote d'adhésion et de colère : les deux mon capitaine. Vote d'adhésion illustré par les propos racistes décomplexés et ce dans tous les milieux sociaux. Le pompon revient aux Corses avec l'intervention de manifestants dans la cité de l'empereur à Ajaccio. Les nationalistes peuvent être fiers de leur travail, drapeaux en tête.

Vote de colère car les ouvriers en ont assez d'être roulés dans la farine sans un rond à la fin du mois

et toujours suspendus aux drames des plans de licenciements ou de délocalisation. Quant aux jeunes qui n'ont pour horizon que le chômage, le personnel hospitalier toujours en sous-effectif pour des salaires dérisoires, les artisans qui croulent sous les charges, voilà les ingrédients de la colère qui devrait se retourner contre l'iniquité du système mais qui faute de mobilisation sociale se focalise sur un vote protestataire.

Le vote d'adhésion à l'extrême droite nous promet de mauvais jours car la violence commence à poindre

son nez. Elle s'en prend déjà aux immigrés et aux Français issus de l'immigration puis continuera contre les défenseurs des droits de l'homme, les syndicalistes, les libertaires, les militants d'extrême gauche, bref tous ceux qui constituent un barrage actif contre la montée en puissance du FN et de ses sous-marins identitaires qui attendent leur heure.

Le vote de colère est un vote de zappeurs, c'est comme pour la télé, si le programme semble bon on le regarde, s'il déplaît on change de chaîne et de tête d'affiche.

Pour l'instant le programme semble intéressant car sur les autres chaînes, on repasse le même feuilleton, celui du rien ne bouge pour les travailleurs, la jeunesse, les chômeurs et les retraités.

Pour autant, le vote FN joue le même rôle que le vote PC de l'après-guerre. De forts scores, des députés, des maires...mais pas de prise de pouvoir. Le vote c'est le défouloir des défavorisés et l'assurance pour les favorisés de garder leurs prébendes.

Toujours est-il que deux pôles de contestation peuvent contrecarrer les idées nauséabondes du FN : le syndicalisme dans le monde salarié et les actions

des jeunes zadistes.

Même si le syndicalisme fait de moins en moins recette sur le plan des adhésions, des luttes, il est encore à même de mobiliser de larges pans de travailleurs sur un problème ponctuel et fédérateur : défense de la Sécu par exemple ; la protection sociale est importante pour tous et toutes.

Quant aux zadistes, ils représentent une alternative à une société idiote basée sur des projets idiots qui ne sont porteurs que de profits immédiats pour une petite minorité. Les jeunes ont toujours été friands de nobles causes. Celles du climat, de l'écologie, de l'agriculture raisonnée, des alternatives...peuvent encore attirer une jeunesse avide de justice et d'avenir. C'est quand même plus bandant de se retrouver à faire la fête, d'échanger des idées, des utopies qui seront la réalité de demain que de brandir son petit drapeau bleu blanc rouge en chantant le sang impur qui doit abreuver nos sillons...

Alors en 2016, mobilisation et manifestations monstres. Action directe contre le capital !

Goulago

L'organisation anarchiste

Rapport présenté au Congrès anarchiste italien de Rome (16-20 juin 1907) et au Congrès anarchiste international d'Amsterdam (24-31 août 1907)

CAMARADES,

Cela fait plusieurs années que le mouvement anarchiste - ayant commencé aussi splendidement au sein de l'Internationale se débat dans une crise sans solution, et cela surtout par le manque de bonne volonté entre nous.

Nous, anarchistes, il faut le confesser, si nous n'avons jamais été abattus par les persécutions qui pleuvent sur nous, nous avons toujours eu une peur maudite de quelque phantasme que nous nous sommes créés. Nous nous sommes surtout résignés à être des victimes de tous les fous, de tous les extravagants, de tous les exagérés qui avec le prétexte de la logique ont prétendu, non seulement justifier tout ce qu'ils trouvaient d'inconvenant et d'ignoble chez les bourgeois, mais d'empêcher et de démolir tout travail de reconstruction que d'autres camarades tentèrent, laissant en permanence le spectre de l'in-

cohérence avec les idées.

L'idée anarchiste a pour première base la liberté individuelle, mais ceux qui prétendirent que la liberté individuelle en anarchie est infinie et absolue seraient des utopistes dans le sens le plus ridicule du terme, puisque l'infini et l'absolu sont des concepts abstraits, des configurations mentales sans possibilité de réalisation pratique. Maintenant, c'est toujours au nom de la liberté individuelle que de nombreux anarchistes, selon que cela les satisfasse, ou proclament le droit de faire n'importe quoi et aussi celui de porter atteinte à la liberté et au droit d'autrui, ou déclarent comme incohérente toute tentative de réalisation révolutionnaire et d'organisation par la propagande.

Nous entendons nous occuper ici des objections qui sont portées à l'idée d'organisation.

On entend dire que l'organisation est une méthode et non une fin; c'est une erreur. Le principe de l'organisation n'est pas seulement propagé parce qu'en nous organisant aujourd'hui nous pouvons mieux préparer la révolution, mais aussi parce que le principe d'organisation en soi est un des postulats principaux de la doctrine anarchiste.

Dans la société bourgeoise, que l'État et l'Église se chargent de tenir unie par la hiérarchie pour l'exploiter à leur avantage, la volonté individuelle est absorbée et souvent annulée par le mécanisme social, qui prétend pourvoir à tout, et régler la vie des individus de la naissance à la mort. Dans cette société dont l'organisation est monopolisée par l'État et par le capitalisme, l'unique organisation concevable est celle pour la lutte contre l'oppression et l'exploitation. Mais la société préconisée par les anarchistes, où il n'y aura ni hommes ni instituts «providentiels», qui se basera sur le concours de tous les individus à la production et à l'association, aura besoin que l'organisation soit étendue jusqu'au dernier individu et que chacun concoure volontairement à l'harmonie générale. Et puisque la participation de chacun doit être spontanée, volontaire, libre, puisque sans qu'il n'y ait de coercition, aucun ne manque au devoir de la solidarité, il faut que soit d'abord répandue la conscience de la nécessité de l'organisation, de façon à ce que l'organisation signifie la satisfaction d'un besoin véritable tant matériel que moral. Voilà pourquoi, selon nous, la propagande de l'organisation doit être faite sans interruption, de la même façon que la propagande de tous les autres postulats de l'idéal anarchiste.

Comme nous critiquons les institutions actuelles de l'État, de la propriété, de la famille, pour préconiser l'avènement de l'anarchie, du communisme, de l'amour libre, nous ressentons le besoin d'attaquer et de critiquer le système de l'organisation autoritaire pour propager l'idée de l'organisation libertaire. Quand nous entendons quelques camarades nous dire «d'en finir avec la question dépassée de l'organisation», nous éprouvons la même impression que si l'on disait d'en finir avec la propagande anarchiste. Malheureusement, nous sommes encore bien loin d'avoir convaincu les anarchistes de la nécessité de l'organisation libertaire: voilà pourquoi nous n'arrêtons pas de discuter avec eux et de faire la propagande dans le sens qui nous semble correspondre à la vérité.

Et puisque, comme cela se sait, la meilleure propagande se fait avec l'exemple - la propagande avec le fait - nous cherchons à nous organiser, à constituer des groupes, à nous fédérer. Nos adversaires nous attendent au tournant sur ce point, critiquant notre travail et les organisations existantes et ayant existées. Chacun de leur défaut, erreur ou incohérence devient une arme efficace pour combattre l'idée. Ils ne s'aperçoivent pas que les erreurs et les défauts sont inévitables dans les détails, puisqu'il n'y a rien de parfait au monde, et que cela du reste ne détruit pas l'utilité générale de l'ensemble, de la même façon que les mésaventures de la vie ne sont pas une raison pour nier la vie.

Sans l'organisation, l'anarchie est aussi inconcevable que le feu sans la matière pour le faire. Et nous propageons non seulement cette idée pour les raisons que nous allons énoncer, mais parce que nous sommes aussi persuadés que les consciences modernes doivent s'imprégner de son esprit, et surtout les consciences des anarchistes. L'organisation pour des buts généraux, avec des personnes d'autres partis et d'autres idées, est utile; mais pour former la conscience anarchiste, pour la préciser chez ceux qui sont déjà anarchistes, il n'est adopté que l'organisation des anarchistes eux-mêmes, laquelle doit s'efforcer d'être le plus possible libertaire. Et c'est dans cet effort de rendre libertaire l'organisation des anarchistes que consiste l'élaboration de la nouvelle conscience, anti-autoritaire parmi nous, dont l'anarchisme est souvent limité à une conviction seulement doctrinaire. Je ne sais pas si nous, qui en sommes partisans, réussirons vraiment à construire cette organisation que nous souhaitons, et vaincre cet esprit de réticence qui existe pour faire toute chose à laquelle il faut donner un certain travail, long et patient. Mais nous voulons commencer ce travail patient et long pour ne pas négliger ce fort moyen de propagande qui est la tentative et l'exemple. Il se peut que, malgré toutes nos raisons, beaucoup de choses empêchent l'apparition de véritables organisations anarchistes durables, dans la mesure où le blocage de beaucoup d'anti-organiseurs ne s'arrête pas. Il se peut que l'on doive continuer encore ce déprimant travail de Sisyphe, de commencer la chose d'un côté, pendant que d'autres la détruisent par ailleurs, comme cela se fait parmi nous depuis quelques années. Je ne sais pas combien de temps pourra durer le fait que nos organisations apparaissent ici et là pour impulser notre propagande, répondant à un besoin pressant,

alors que nous avons un caractère sporadique. Elles tombent alors plus fréquemment dans ces erreurs propres à leur jeunesse, qui se répètent car il leur manque la continuité d'existence et d'action...

Qu'importe? Avant tout le seul fait que les organisations existantes ou ayant existées ont eu une brève existence, l'excuse des erreurs commises, qui ne sévitent seulement qu'avec l'expérience acquise par la pratique et non seulement avec les notions apprises dans les brochures et les journaux. Nous pensons que la plus belle et la plus parfaite organisation est destinée à mourir si ses membres, aussi savants que possible en théorie, restent inertes. La bonté de l'organisation consiste dans le fait qu'à égalité de conditions, il est préférable que les personnes décidées à l'action soient organisées que désorganisées. Il est naturel qu'un individu isolé qui agisse vale plus que mille personnes inaptés et non organisées.

Que la propagande pour faire surgir brièvement l'organisation anarchiste dont nous croyons à la nécessité, aboutisse ou non, cela importe jusqu'à un certain point. Il nous déplaira de ne pas réussir parce que nous ne pourrions recueillir tous les fruits que nous espérons; mais nous aurons au moins fait la propagande d'un concept qui est inséparable de l'idée de l'anarchie, nous aurons jeté les graines qui un jour ou l'autre germeront. La propagande pour l'organisation des anarchistes s'imposera par la nécessité des choses; et ce sera le mérite de cette propagande si l'organisation devient nôtre, et non une marchandise avariée que nous aurions légué nos adversaires.

Le ridicule dont on cherche à recouvrir nos tentatives tombe par conséquent dans le vide. Nous savons déjà que, tant qu'il y aura la société bourgeoise, nos tentatives ne réussiront pas ou résulteront imparfaites; mais cette conviction ne nous fait pas renoncer à la «propagande par le fait». Au fond, qu'est-ce que la lutte révolutionnaire, sinon une série de tentatives innombrables, dont une seule, la dernière, réussit - qui n'aurait réussi s'il n'y avait eu les précédents échecs? De même pour l'organisation, nous cherchons de toutes nos forces à réussir;

chaque défaite nous rapprochera de la victoire, mais chaque fois nous cherchons que notre tentative soit meilleure et ait un résultat moins imparfait. Cela servira à former les consciences mille fois mieux que la seule prédication doctrinaire.

D'autre part, ceux qui se déclarent ennemis de l'organisation le sont habituellement parce qu'ils se sentent incapables de la solidarité libertaire et au fond ils ne savent pas sortir de ce dilemme: commander ou être commandés. Ils n'ont pas la conscience «libertaire» et donc ils ne voient pas théoriquement d'autre garantie pour la liberté individuelle que l'isolement, le manque de tout pacte et de tout lien librement accepté. En pratique, ce sont eux qui veulent diriger le mouvement; et à la première tentative d'autrui de se soustraire à leur directive, au premier signe d'indépendance de celui qui s'obstine à penser et à faire à sa façon, vous les entendez lancer des excommunications, crier à l'incohérence et à la trahison, et affirmer que celui qui ne dit pas et ne fait pas comme eux n'est pas anarchiste. Ainsi ont toujours fait les prêtres de tous les temps et de toutes les religions. Quelqu'un de bonne foi s'élève plus contre la forme que contre la substance. Ils ne veulent pas d'organisation mais ils parlent d'accord, d'entente, de libre pacte et d'association!

Nous ne nous occupons pas de telles questions de terme, et nous nous limitons à rappeler une fois pour toute qu'organisation ne signifie ni autorité, ni gouvernement, ni vexation, mais seulement: association harmonieuse des éléments du corps social.

Comme nous voulons que tous les hommes soient un jour associés harmonieusement, nous préconisons aujourd'hui dans la lutte pour la préparation d'un tel avenir, l'association harmonieuse des anarchistes. L'organisation est un moyen pour rejoindre la fin, et un moyen le plus en harmonie avec les finalités sociologiques de l'anarchisme.

Luigi Fabbri (1907) – à suivre



Xavier Bekaert - Anarchisme et Non-violence

L'utilisation de la violence est-elle bien nécessaire pour faire aboutir la révolution libertaire ?

La violence ne serait-elle pas plutôt contraire à l'idée même de révolution ? Est-ce que la non-violence n'apporterait pas justement une solution au problème de la fin et des moyens ?

Pour moi, une révolution réellement libertaire ne peut aboutir par la violence et ceci pour les mêmes raisons que celles invoquées par les anarchistes lorsqu'ils critiquent l'utilisation de structures autoritaires pour faire aboutir la révolution. C'est le point de vue que j'expose dans la première partie où je tente de réfuter les différentes justifications de la violence par les révolutionnaires. Dans la deuxième partie, j'essaie de répondre à deux des objections couramment faites à l'égard de la non-violence, que ce soit comme moyen de résistance à l'oppression ou comme tactique révolutionnaire. Dans la troisième partie, je fais remarquer que le choix de la non-violence ne se base pas uniquement sur des principes éthiques mais également sur des considérations d'ordre très pratique, telles que les rapports de force en présence et l'efficacité de la non-violence sur un plan purement pragmatique. Je termine cette partie en montrant que la stratégie non-violente se base aussi sur une analyse de la nature réelle du pouvoir, et donc des moyens nécessaires pour, non seulement le renverser, mais aussi l'abolir.

La fin et les moyens

Les différentes légitimations de la violence révolutionnaire

Parmi les révolutionnaires les deux justifications les plus largement répandues de l'usage de la violence comme moyen d'action sont les suivantes :

* La première pourrait se résumer en la fin justifie les moyens. Puisque la fin est juste, tous les moyens sont bons pour la faire aboutir, même si ceux-ci paraissent en contradiction avec le but poursuivi. Une guerre civile entre oppresseurs et opprimés est inévitable car les oppresseurs ne cesseront jamais leur domination s'il n'y sont pas contraints par la force. Pour faire triompher la révolution, il s'agit donc d'écraser les oppresseurs et de remplacer l'ancien

système politique par celui décidé par les révolutionnaires, quitte au début à l'imposer par la force.

* La deuxième forme de légitimation de l'usage de la violence est la légitime défense envers la répression. Comme la répression contre-révolutionnaire ne manquera hélas jamais de se faire sentir, la violence paraît inévitable. Elle ne serait donc plus un choix délibéré de la part de ceux qui mènent les luttes mais un simple moyen de défense contre la réaction, qui porterait alors la responsabilité morale de cette violence puisque c'est elle qui en est l'origine.

Avec l'échec et l'effondrement du communisme, la première justification de la violence révolutionnaire est presque totalement tombée en désuétude, heureusement. Tant de massacre ont été commis au cours de ce siècle au nom d'un monde meilleur sans que ce dernier n'arrive, qu'il ne reste plus grand monde pour soutenir qu'il suffira d'une bonne hécatombe de méchants oppresseurs que pour que l'âge d'or descende sur terre. Il est tout de même intéressant de la réfuter car cette idée subsiste encore chez certains, et de plus ce n'est pas inutile car cela amène à aborder le problème de la fin et des moyens, base même de l'inadéquation de toute légitimation de la violence révolutionnaire.

Plus il y a de violence, moins il y a de révolution

Cette phrase est de Barthélémy de Ligt, un grand pacifiste libertaire hollandais, qui a toujours lutté contre toutes les formes de guerres, horizontales (= entre les nations) ou verticales (= entre les classes). En effet, « pour qu'on puisse la considérer comme ayant réussi, il faut qu'une révolution soit l'accomplissement de quelque chose de nouveau. Mais la violence et les effets de la violence, la violence en retour, le soupçon et le ressentiment de la part des victimes, et la création chez ceux qui l'ont perpétré, d'une tendance à employer encore plus de violence, - sont des choses hélas, trop familières, trop désespérément non révolutionnaires. Une révolution violente ne peut rien accomplir, si ce n'est les résultats inévitables de la violence, lesquels sont vieux comme le monde. » (Aldous Huxley, La fin et les moyens, p.28).

Toute révolution n'est que le produit des moyens employés pour la faire aboutir. Les révolutions re-

courant à la violence engendreront donc toujours d'autres violences, de la même manière que l'usage de l'État autoritaire pour aboutir à la libération de l'homme n'a jamais abouti qu'à perpétuer sa domination . De dire que « l'emploi des moyens de guerre (...) rend injuste la cause la plus juste, puisque ceux qui s'y laissent entraîner ne peuvent faire autrement que de descendre au même niveau de violence brutale que ceux qu'ils combattent . Même s'ils gagnaient, en fait, ils seraient condamnés fatalement à garantir les fruits de leur victoire par un système de défense violente toujours plus perfectionné, donc plus inhumain, et de s'embourber au point de n'en pouvoir sortir, dans le chemin de la destruction » (Barthélémy de Ligt, Pour vaincre sans violence, p.76).

Aucune forme de libération ne pourra jamais provenir de la violence, elle est de par sa nature même opposée à la liberté. Elle détruit ceux qui en sont les victimes mais elle asservit aussi ceux qui en font usage car celui qui a fait usage de la violence pour triompher ne pourra jamais s'en débarrasser, il devra toujours frapper plus fort ceux qu'il veut dominer.

La fin ne pourra jamais justifier les moyens car, au contraire, ce sont les moyens qui indiquent et révèlent toujours la fin . Dès lors, comment une révolution qui se voudrait libertaire pourrait-elle user d'un moyen tel que la violence, qui est par essence même domination ?

La prétendue légitime défense

On peut tenter d'examiner l'autre argument utilisé dans la pratique révolutionnaire pour justifier le recours à la violence : la légitime défense. Ce n'est pas du droit de chacun de se défendre lors d'une agression directe de sa personne dont il est question ici (la quasi totalité des non-violents reconnaissent d'ailleurs la légitimité de ce droit en cas d'extrême nécessité), mais de l'utilisation politique de ce droit pour légitimer l'utilisation de la violence en prétextant une simple résistance à l'oppression de l'État.

La légitimation de la violence par l'appareil d'État constitue un des fondements de celui-ci. Le sociologue Max Weber définit même l'État comme « une communauté humaine qui, dans les limites d'un territoire déterminé, (...) revendique avec succès pour son propre compte le monopole de la violence physique légitime ». On pourrait d'ailleurs ajouter que l'État revendique la légitimité de toutes les formes

de violence, dont la violence physique, mais y compris les violences morales telles que la privation de liberté ou les atteintes à la vie privée.

En temps de paix, ce sont uniquement les membres de sa police et de son armée qui sont les bénéficiaires et les tenants de cette légitimation. En temps de guerre, cette légitimation de la violence physique peut s'étendre à l'ensemble des citoyens. L'assassinat devient alors légal : il s'agit de « défendre la Patrie ». Pour l'État, il y a donc deux formes de violence : une violence illégitime et illégale, celle des citoyens (en temps de paix), et une violence légitime et légale, la sienne, c'est-à-dire celle de ses représentants. C'est sur cette contradiction ignoble de l'État que se basent la plupart des révolutionnaires violents pour se légitimer. Leur violence ne serait qu'une réaction, un moyen de légitime défense vis-à-vis de celle de l'État. En se fondant sur la violence légale de l'État (considérée comme illégitime cette fois), pour justifier leur propre violence (dès lors devenue légitime à leurs yeux), comment ne se sont-ils pas rendu compte que par là ils ne faisaient que fonder leur propre contradiction, image inversée de celle de leurs ennemis oppresseurs.

Les révolutionnaires ne passent-ils pas un peu vite de la « légitime défense » à la « légitime violence » ? Toute violence reste toujours une violation de l'individu. Toute violence est domination, oppression d'un homme par un autre.

Et puis, en supposant que l'on ait recours à la violence uniquement comme moyen de défense à la répression, étant donné que cette dernière se fera inmanquablement sentir tôt ou tard, on est donc amené à considérer la violence comme inévitable. Toute révolution devrait donc nécessairement être fondée, même partiellement, sur la violence.

La deuxième justification révolutionnaire de l'usage de la violence comme « moyen de défense » revient donc à soutenir une thèse semblable à la première mais sous une forme atténuée, car le recours à la violence n'y est plus un choix délibéré mais une simple riposte à celle de l'opresseur, qui en porterait donc toute la responsabilité morale. C'est à mon avis se débarrasser un peu trop facilement de toute forme de responsabilité et de plus, cela élimine de façon fort expéditive la possibilité d'une révolution non-violente (c'est à cette dernière que je m'attache dans la troisième partie).

Réponses à quelques critiques

Je réponds ici à deux des critiques les plus courageusement faites à l'égard de la non-violence, elles reposent principalement sur des malentendus quant à la signification réelle de la non-violence. Les autres critiques rencontrées fréquemment, comme le manque de réalisme ou l'inefficacité de la tactique non-violente, sont traitées dans la troisième partie.

1. Si l'on accepte ce qui a été dit dans la première partie toute possibilité de révolution serait-elle condamnée, puisque les révoltés seront inévitablement amenés à renier dans la pratique l'idéal pour lequel ils combattent en recourant à la violence ? Ne reste-t-il donc qu'à se résigner, à accepter passivement que les oppresseurs massacrent les opprimés après chaque révolte ? Voilà ce que nous proposent les partisans de la non-violence ?

Certainement pas. Il faut savoir que la non-violence n'est ni la passivité, ni la résignation. La non-violence est indissociable de la résistance. Elle possède une double signification, chacune d'entre elle étant indissociable de l'autre : refus de la violence d'une part, méthode pour agir contre la violence d'autre part. La non-violence ne se limite pas à ne pas user de la violence, elle consiste réellement à combattre la violence, mais sans recourir à elle. Ce malentendu sur la signification réelle de la non-violence provient probablement du choix d'un terme négateur pour le désigner qui fait oublier que le concept de non-violence ne se définit pas exclusivement de manière négative (sans violence). Cette remarque vaut également pour le mot anarchie (an-arkhia = sans arkhê, sans commandement), défini par une négation, qui fait oublier que le projet anarchiste ne se limite pas à la suppression de l'État (et de toute structure autoritaire) mais s'accompagne de son remplacement par une société organisée sans autorité, sans domination. Sans cette double signification, l'anarchisme serait stérile, voire malsain, car purement nihiliste et destructeur, alors que l'anarchisme consiste avant tout en la construction d'alternatives (libertaires) à la société autoritaire.

Pour en revenir à la non-violence et bien préciser qu'elle n'est certainement pas passive mais est au contraire un combat, il est bon de souligner que la désobéissance civile, la non-collaboration, la grève, y sont en fait des agressions. Le point d'appui de la non-violence est la conscience morale de l'agresseur

ou du moins du public qui l'environne. La non-violence exerce des sévices mais ils sont d'ordre moral, la non-violence est une arme, mais la seule arme humaniste qui soit, parce qu'elle rend plus humains à la fois ceux qui la manient et ceux qui en subissent le choc.

2. Avec leurs grands principes moraux, les non-violents osent condamner ceux qui ont pris les armes pour se défendre de l'oppression, ils ignorent complètement qu'il n'y a parfois pas d'autre choix que la violence et ils ne savent pas reconnaître la différence de nature qu'il y a entre la violence de celui qui opprime et celle de celui qui veut se libérer de l'oppression.

Pas du tout, être partisan de la non-violence ne revient pas à condamner ceux qui n'ont trouvé que les armes pour tenter de se libérer. Il n'est pas question de mettre dos à dos oppresseurs et opprimés, ni d'ériger la non-violence en absolu. La non-violence n'est pas une forme de puritanisme moral qui jetterait l'anathème sur toute personne usant de la violence, dans quelque circonstance que ce soit. Par exemple, pour Gandhi, alors que toute violence était « mauvaise et devait être condamnée dans l'abstrait », il était important de distinguer ses formes variées et le contexte de ses apparitions. La violence défensive était moralement supérieure à celle offensive, la violence spontanée était supérieure à la violence préméditée, la violence de groupes longtemps ignorés manquant de la capacité d'action concertée était plus « compréhensible » que celle de ceux disposant de l'opportunité de participer à la vie politique et de développer une force organisationnelle ; la non-violence était infiniment supérieure à la violence, mais cette dernière était infiniment supérieure à la lâcheté. Il disait aussi que la violence avait au moins certains effets dissuasifs et était capable de réduire la fréquence de la violence, alors que les lâches nourrissaient seulement l'appétit des brutes.

La non-violence plaide en faveur d'alternatives au recours à la violence, il existe d'autres moyens de résistance que la violence, et ceux-ci sont même souvent très efficaces. Dans la troisième partie, je présente quelques arguments en faveur de cette efficacité sur un plan purement pragmatique. À ce propos, il est bon de remarquer que si la non-violence a prouvé son efficacité comme moyen de résistance à la répression, même sous des régimes dictatoriaux, le cas de l'extermination oblige à une réflexion sur

les limites de l'action non-violente. En effet, « réprimer une population ce n'est pas vouloir l'anéantir. La répression a généralement pour but de rendre plus facile l'exploitation d'un groupe ou d'une société, au pire sa mise en esclavage, jamais son extermination. Si l'action non-violente peut, face à la répression, disposer d'une marge de manœuvre, c'est parce que celui qui réprime conserve l'intention d'utiliser celui qui est réprimé. L'extermination est un processus d'une toute autre nature, répondant à des considérations idéologiques et non économiques : on ne peut exploiter ce qu'on détruit » (C. Mellon et J. Semelin, *La non-violence*, p.94). Cette remarque montre bien qu'il ne s'agit pas de considérer la non-violence comme un absolu mais comme une alternative à la violence et tout ce qui en découle.

La révolution non-violente. La non-violence comme résistance

Tout d'abord, pour répliquer à ceux qui accusent les partisans de la non-violence de manquer de réalisme et de n'être que de tendres idéalistes perdus dans de grands principes éthiques, il me semble que lorsque l'on considère le gigantisme des forces répressives et des divers moyens de contrôle dont disposent actuellement les États ainsi que les autres structures autoritaires, c'est plutôt le choix de la violence et de la lutte armée qui paraît manquer de réalisme en ignorant complètement le rapport de force entre oppresseurs et opprimés.

Quelles sont les limites de l'action non-violente ? Beaucoup ne croient possible une résistance sans armes que si l'adversaire fait preuve d'une certaine retenue, comme dans un régime démocratique qui (en principe) régule sa propre violence. Pourtant, divers cas de résistance sans armes, tant dans l'Europe nazie puis communiste que dans plusieurs dictatures militaires du Tiers Monde, montrent que ce type de lutte peut se développer et remporter quelques succès, même contre des régimes très répressifs. Examinons la raison principale de ces réussites.

La force psychologique de la non-violence

La non-violence peut être un moyen très efficace de résistance à la répression, même dans des régimes dictatoriaux, car elle arrive, plus facilement qu'en cas de résistance violente, à créer la division chez l'ennemi et à obtenir le soutien de l'opinion publique. Cette grande force réside dans le fait que «

l'engagement de ne pas recourir à la violence crée un climat psychologique très particulier, puisque les agents chargés de mettre en œuvre la répression ne craignent pas pour leur vie, alors que la lutte armée provoque au contraire chez eux, en raison du danger qu'ils courent, un renforcement de la «solidarité de corps». Une lutte sans arme favorise donc dans le camp adverse, des contradictions internes qui, dans d'autres circonstances, resteraient potentielles. L'action non-violente utilise à son profit les contradictions qu'elle perçoit chez l'ennemi, que ce soit au niveau de ses dirigeants ou de ses exécutants » (C. Mellon et J. Semelin, *La non-violence*, p.65). La non-violence déconcerte et discrédite l'opresseur aux yeux de tous. Par contre l'utilisation de la violence se révèle souvent contre-productive pour cette fin, l'État possédant à la fois l'avantage matériel de pouvoir user de la violence contre une telle tactique et l'avantage psychologique de pouvoir contester sa légitimité. Comme l'a dit D.A. Wells, « Le groupe qui possède le pouvoir politique aura toujours le dessus sur les révolutionnaires lorsque arrive le moment de la justification de la violence ».

Mais mis à part sa grande force psychologique, l'argument principal en faveur de l'efficacité de la non-violence comme moyen de résistance, voire de révolution, est basé sur l'analyse de la servitude volontaire des peuples et de la nature réelle du pouvoir.

La servitude volontaire

Vous avez cru jusqu'à ce jour qu'il y avait des tyrans ? Et bien ! Vous vous êtes trompés, il n'y a que des esclaves : là où nul n'obéit, personne ne commande. Cette phrase d'Anselme Bellegarrique, un peu dure envers les opprimés, résume assez bien le problème de la servitude volontaire. Tout pouvoir, même quand il s'impose d'abord par la violence des armes, ne peut dominer et exploiter durablement une société quelconque sans la collaboration — active ou résignée — de la majeure partie de ses membres, et donc, par leur docilité, les peuples opprimés contribuent directement à leur oppression. Vladimir Boukovski, lorsqu'il tira les leçons de la résistance au totalitarisme soviétique, eut des mots assez semblables à Bellegarrique : « Nous avons compris une grande vérité, à savoir que ce n'est pas le fusil, ce ne sont pas les chars, ce n'est pas la bombe atomique qui engendrent le pouvoir et le pouvoir ne repose pas sur eux. Le pouvoir naît de la docilité de l'homme, du fait qu'il accepte d'obéir » (Et le vent

reprend ses tours, p.35). Mais alors, si ce n'est pas réellement la violence qui est à la base du pouvoir, il doit être possible de le renverser sans user de la violence. L'organisation systématique, à l'échelle d'une société entière, de multiples pratiques de non-coopération, de désobéissance civile, de sabotage, de grève, devrait pouvoir mettre en échec le contrôle de toute société, sous quelque forme de domination que ce soit. Cette hypothèse est tellement réaliste que des stratèges militaires ont même analysé cette question, afin d'élaborer, pour les nations qui souhaiteraient réduire leur armement mais qui répugnent à le faire de peur de se trouver à la merci du premier agresseur venu, un système de défense fondé sur l'organisation planifiée de la résistance non-violente de toute la population.

La nécessité de la constitution d'un mouvement de masse organisé (ce qui n'est pas contradictoire avec sa spontanéité) pour aboutir à une révolution violente pourrait sembler être un point faible de cette tactique étant donné la difficulté de le réaliser, seulement constituer un mouvement de masse est nécessaire aussi lorsque l'on fait le choix de la lutte armée (À moins de retenir des actes individuels tels que la propagande par le fait en vue de faire prendre conscience aux masses de la nécessité de la révolution sociale, on a pu voir l'efficacité de cette tactique qui a eu pour principal résultat d'assimiler dans l'esprit populaire anarchisme et terrorisme. Il reste aussi la tactique du coup de force par un mouvement minoritaire, qui devrait alors imposer une dictature provisoire, et puis... mais vous connaissez la suite) ?

La non-violence pour la révolution

Il semble donc que choisir la non-violence pour construire la révolution n'est pas complètement irréaliste et ne se base pas uniquement sur des principes éthiques. Ce choix n'ignore ni les rapports de force en présence, ni la nature du pouvoir, ni les moyens nécessaires pour le renverser. La démocratisation d'un grand nombre de pays à travers la résistance civile, comme par exemple en Europe de l'Est, aux Philippines et en Afrique de Sud, démontre bien qu'une résistance non-violente pouvait amener des révolutions politiques nationales. Enfin, pour en revenir aux considérations de la première partie car c'est important, la stratégie non-violente n'ignore pas non plus la problématique fondamentale de la fin et des moyens. Il est vain, je le répète, d'espérer le succès d'une révolution libertaire en usant du moyen autoritaire par excellence qu'est la violence,

parce que (en oubliant même les atrocités commises pour faire aboutir la révolution), pour se maintenir, une révolution violente a inévitablement besoin d'encre d'autres violences, et d'une domination toujours accrue de ceux qui pourraient la mettre en péril. Comment dans un tel contexte mettre en place la libération des esprits nécessaire à une réelle révolution libertaire, qui serait non seulement politique et économique, mais aussi culturelle et sociale, dans laquelle toute forme de domination dans les rapports humains serait abolie ?

Pour sortir de ce problème apparemment insoluble, on peut se demander si tant que la violence semble indispensable à la révolution sociale, cela n'indique justement pas que les mentalités ne sont pas encore suffisamment préparées à la révolution libertaire intégrale. Cette dernière remarque ne doit certainement pas inviter à la passivité et à postposer sans fin la révolution car, au contraire, nous devons la faire dès maintenant, ici, dans le quotidien, partout, en la vivant par les idées et par les actes.

Pour terminer...

La non-violence me semble une méthode adéquate pour arriver à la révolution également car, tout d'abord, de par sa nature même, elle est une libération puisqu'elle permet de se libérer du cercle de la violence et de la violence en retour, et enfin la non-violence est déjà une révolution en soi puisqu'elle tranche de manière délibérée et radicale avec la société dans laquelle nous vivons, dont la violence constitue un des fondements.

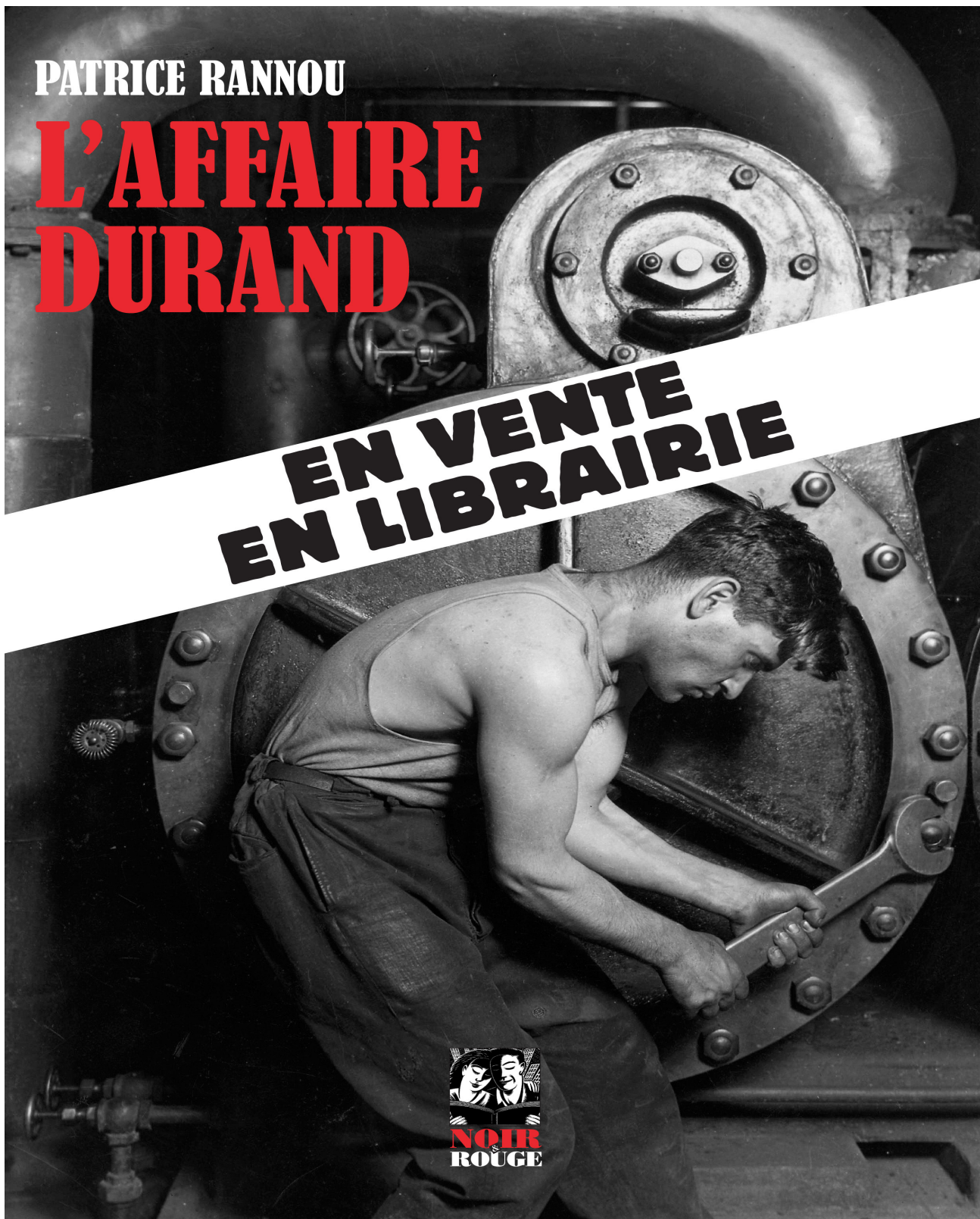
Un militant a un jour déclaré que si on essaie de faire la révolution à long terme plutôt qu'à coup de force, c'est que l'on respecte les hommes. Il se demandait donc s'il n'y avait pas moyen de faire une révolution qui respecte les hommes. Je voulais terminer sur cette interrogation qui m'a décidé à oser présenter ces quelques réflexions. Mon but principal était de défendre l'idée qu'il est impossible qu'une révolution libertaire puisse accoucher de la violence. J'ai également essayé de montrer qu'une révolution non-violente était pleinement concevable, et donc, qu'il devrait être possible de réconcilier la fin avec les moyens.

Cela ne risque pas d'être facile, mais qui peut bien croire que la révolution anarchiste soit quelque chose de facile à réaliser ?

PATRICE RANNOU

L'AFFAIRE DURAND

EN VENTE
EN LIBRAIRIE



L'Affaire Durand ! Vous avez aimé la brochure sur Durand, vous adorerez le dernier livre paru sur « L'Affaire Durand », aux Editions Noir et Rouge.

Le libertaire
Internet : <http://le-libertaire.net/>
E-Mail : julesdurand.lehavre@gmail.com
Directeur de la Publication : Olivier Lenourry
Numéro de commission paritaire en cours

À vos plumes

Le libertaire accueille amicalement l'apport artistique, les études sociales, culturelles et économiques des lecteurs et lectrices
Envoyez vos articles au libertaire. par Mail julesdurand.lehavre@gmail.com